

Tétras lyre

La parade des invisibles

Récit d'une immersion auprès
des tétras lyres en Suisse



Chaque printemps, à l'aube, un oiseau discret transforme les hautes bruyères en scène de combat. Pendant des semaines, j'ai guetté les rituels nuptiaux du tétras lyre, entre tension animale, beauté sauvage et fragilité d'un équilibre menacé.

TROUVER SANS VOIR

La montagne est vaste. Bien trop pour espérer croiser, par hasard, un rituel discret qui ne dure guère plus d'une demi-heure à l'aube, sur quelques dizaines de mètres carrés.

L'exploration commence bien avant l'arrivée sur le terrain : cartes, altitudes, végétation, exposition. Le tétras lyre a ses préférences. Entre 1600 et 2200 mètres, il fréquente les lisières supérieures, là où s'ouvrent les clairières et poussent les hautes bruyères. Les myrtilliers assurent l'essentiel de son alimentation. En croisant ces critères, certaines zones se dessinent. Plus favorables. Plus probables. Une pente orientée au sud ou au sud-ouest, baignée de lumière aux premières

lueurs, peut faire la différence.

Là-haut, les accès se méritent. Le terrain se dérobe parfois sous les pas, les sacs alourdissent les épaules, les départs se font avant potron minet. L'obscurité ralentit chaque mouvement. Tout doit être lent, discret, ajusté. L'idée, toujours, est d'approcher sans perturber. Cette approche débute souvent dans les bois, dès l'aube. Le pas se fait lent, l'écoute se tend. Sur le chemin, chaque détail compte : une plume froissée, une touffe d'herbe couchée, une trace fine dans la neige fondue. Avant même d'atteindre les zones marquées sur la carte, le terrain commence déjà à parler.



Premier pas sous la lisière, à l'écoute.

LE THÉÂTRE DES PREMIERS RAYONS

Après plusieurs jours de prospection et d'affût, le terrain finit par livrer quelques indices. Sous les branches, dans les clairières abritées, des amas de fientes apparaissent. Traces d'hivernage typiques. En hiver, le tétras lyre se creuse un abri dans la neige, une sorte d'igloo, où il reste immobile pendant de longues heures. Au printemps, il y laisse une concentration de crottes brunâtres, souvent bien visibles une fois la neige fondue.

Oiseau territorial, le tétras revient, en principe, fréquenter les mêmes secteurs. Mais ces signes, aussi nets soient-ils, ne garantissent pas la proximité im-

médiate d'un lieu de parade. Entre le dortoir hivernal et l'arène, il peut y avoir plusieurs centaines de mètres, parfois plus d'un kilomètre. D'autres indices affinent la recherche. Le tétras porte des plumes particulières, reconnaissables entre toutes : certaines sont dédoublées, deux barbes partant d'une même tige. En trouver une, c'est obtenir une confirmation presque certaine de sa présence récente.

Lorsque les traces s'accroissent, une nouvelle phase commence : l'écoute.

AVANT LES TROIS COUPS

Enfin, le chant s'élève. Étouffé, lointain, mais sans équivoque. Au travers des jumelles, le lieu de parade se révèle peu à peu : un replat herbeux, cerné de bruyères et ponctué de pierres chauffées par les premiers rayons. Plusieurs mâles y reviendront chaque matin, chacun retrouvant sa place dans cette scène balisée.

Avant que la lumière ne réchauffe les pentes, l'ambiance est froide, tendue. Le fond de l'air est cru, le vent siffle entre les branches. À cette altitude, l'aurore commence dans la rudesse.

Le soleil traverse les touffes encore rases, caresse les névés résistants. Le printemps ne s'est pas encore complètement imposé ; l'hiver résiste encore sur quelques fronts. Cette alternance de neige et de végétation basse donne au lieu une impression de seuil, comme un entre-deux saisons où tout s'éveille lentement.

L'air se réchauffe, les odeurs se libèrent. Une fragrance de bois sec et de plantes en dormance flotte entre les arbres. Les chants, eux, s'intensifient. Ils résonnent à travers les lisières comme une annonce : celle d'un monde qui reprend vie.

Dans l'attente, d'autres présences se dévoilent. Un coucou lance son chant monotone depuis les hauteurs, quelque part dans les sapins. Plus loin, quelques silhouettes se dé-

tachent sur une crête : des chamois, immobiles, profitant aussi des premières lueurs. L'arène de parade n'est pas isolée. Elle s'inscrit dans un territoire plus vaste, parcouru par d'autres espèces, témoins lointains de la scène qui s'annonce.

Les coqs sont là, invisibles mais proches. Leur ouïe est fine, leur regard vif. Impossible de s'approcher en plein jour. Il faudra s'installer de nuit, avant même qu'ils n'ouvrent l'œil. Le moindre mouvement trop tardif, et la scène disparaît.



Accumulation de fientes : l'indice discret de l'hiver passé.

Plume dédoublée trouvée à l'orée, trace subtile.



Neige et bruyères sous les pattes, avant la parade.



LES OMBRES S’ANIMENT

Toutes les observations, les indices, les écoutes auront fini par porter leurs fruits. Réglés comme des horloges, ils sont là. Présents avant même les premières lueurs, silencieux au départ, puis progressivement plus vifs.

Pour l’instant, mieux vaut rester à distance. La parade nuptiale est un moment crucial pour cette espèce sensible au dérangement. Chaque approche est pesée. Observer sans troubler. Voir sans être perçu. L’installation à distance permet d’assister à la scène

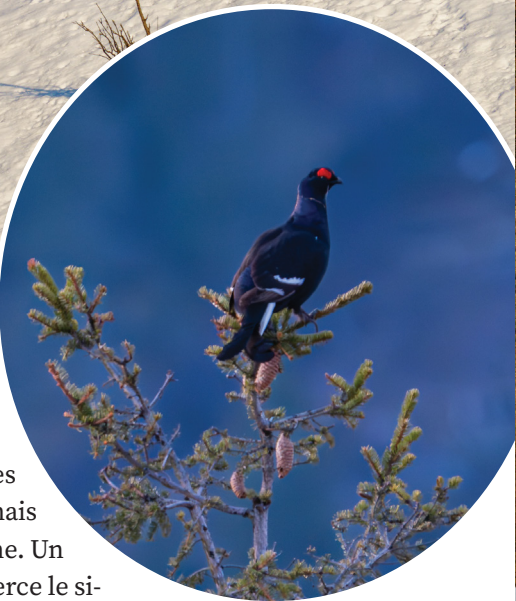
sans y interférer. Du moins, c’est l’intention.

La lumière tarde encore, bleutée, glacée.

Les premières formes se détachent à peine, mais déjà le territoire s’anime. Un roucoulement grave perce le silence. Puis un autre, plus lointain.

La scène s’installe dans l’ombre, encore floue, mais déjà sonore.

Les coqs tournent dans l’ombre. Ils volent d’un arbre à l’autre, scrutent l’arène depuis les hauteurs, changent de perchoir, hésitent, évaluent. Puis l’un d’eux descend. Il s’installe, se dresse, gonfle les plumes, comme s’il ouvrait la scène. La parade peut commencer.



Un cri grave traverse la pente, porté par le vent froid.

IMPRESSIONNER, ENCORE

Le lek est un lieu fixe, retrouvé d’année en année, parfois depuis plusieurs décennies. Certains sont occupés sans interruption depuis plus de cinquante ans. À chaque printemps, les coqs y reviennent, comme à un rendez-vous ancien.

Ce territoire n’a rien d’anarchique. Chaque emplacement compte. Rien n’est laissé au hasard. La disposition des postes, leur orientation, leur ouverture sur le paysage : tout cela détermine la valeur de chaque place. La règle est simple, impitoyable : voir et être vu.

Parfois trois, parfois dix. Leur nombre varie selon les années, mais la parade reste codifiée. Un perchoir légèrement en contrebas, un creux dans la pente, et la hiérarchie bascule. Quelques mètres peuvent faire la différence. Le mâle le plus imposant, le plus affirmé, occupe généralement la meilleure place. Les autres s’ajustent autour, dans une tension muette.



Vue d’ensemble du lek, où chaque place compte. Au loin, deux coqs occupent des postes convoités : l’un sur la neige, l’autre plus en retrait, dans les bruyères de la pente. Ce jeu d’emplacements fixe l’ordre du rituel. Celui qui voit et se fait voir tient la meilleure position. La hiérarchie se dessine là, sur quelques mètres carrés, immuable d’année en année.



Les premières vocalises s’élèvent alors que la nuit est encore dense. Une ombre se déplace, une forme claque des ailes dans l’obscurité. La scène se prépare. Chacun se positionne. Le jour tarde encore, mais le rituel, lui, est déjà lancé.

La parade commence bien avant le lever du soleil.

Le calme se fissure. Un mouvement brusque, un claquement d'ailes, un cri rauque dans l'ombre encore grise. Deux coqs se font face. Tendus, gonflés, les plumes dressées. Le temps des postures est passé. Il faut maintenant frapper. Bondir. Feinter. Résister. Ce n'est plus une danse, mais un duel. La place ne se gagne pas. Elle s'arrache.



CRIS, CERCLES, ROUCOULEMENT

Quand le chant devient territoire

Une fois les places établies, le spectacle change de ton. Il ne s’agit plus de défendre, mais d’impressionner. Les coqs gonflent leurs plumes, avancent en cercle à pas lents, roucoulent d’une voix grave et continue, entrecoupée de cris plus secs, plus stridents. Les sons résonnent entre les pentes, se superposent, se répondent. Leurs gorges vibrent, leur souffle pulse à travers les feuillages humides. À chaque pas, l’herbe rase plie sous leurs pattes. Le sol sent la terre fraîche et le bois mouillé. Chaque geste, chaque vibration vise à signaler leur présence. Attirer. Convaincre. Et tenir.



Plumes gonflées, caroncule exhibée : un signal sans cri.



Roucoulement à gorge déployée.



Coexistence tendue sur quelques mètres carrés.

L'équilibre sans entente

Il arrive que plusieurs mâles s’acceptent sur une même portion du lek. Un arrangement fragile se tisse. Ils roucoulent ensemble, côte à côte, dans un équilibre précaire. Une sorte d’accord temporaire se crée. Pas de réelle alliance, juste une tolérance silencieuse, tendue. Les coqs s’observent, se déplacent sans se croi-

ser, évitent les face-à-face. Une ligne invisible sépare leurs territoires minuscules. Roucoulements côte à côte, silhouettes qui tournent sans jamais se heurter. Le calme tient à peu de chose. Un équilibre que chacun connaît. Et craint de rompre.





Deux coqs face à face, prêts à défendre leur place.



Herbe couchée, cris brefs, tension visible.



Ailes battantes sur la neige dure.

Rappeler les limites

D'un matin à l'autre, les places restent les mêmes, ou presque. Quelques variations, mais la hiérarchie, elle, tient. Les coqs retrouvent leurs repères, comme s'ils avaient été gravés dans la mousse et la neige. Mais parfois, la distance est rompue. Un pas de trop, un demi-tour trop direct, un regard insistant et l'un bondit. Les affrontements sont brefs, secs, tendus. Pattes levées, ailes claquées, battements puissants dans la bruyère. Il ne s'agit pas de blesser. Il s'agit de rappeler les règles. Quelques secondes suffisent.

Puis tout retombe. Les coqs se réinstallent, comme si de rien n'était. La tension

reste, enfouie sous les plumes.

Lorsque le soleil dépasse enfin la crête, il caresse les plumes sombres d'une lumière dorée. Les chants se raréfient. Les silhouettes se figent un instant, baignées de chaleur. Comme pour s'assurer que tout a bien été vu.

Et puis, un à un, les tétras s'éclipsent, laissant derrière eux l'écho d'un frisson.

UN PAS DE TROP

Malgré l'énergie qu'ils déploient pour se montrer, les coqs restent sur le qui-vive. Un bruit, une silhouette, un mouvement étranger suffit à les faire fuir.

S'ils s'envolent, ils ne reviendront pas avant le lendemain. Et si le dérangement se répète, jour après jour, la saison entière peut s'en trouver affectée. Les parades cessent, ou se déplacent vers des zones moins propices, parfois plus risquées.

Pour limiter ces interruptions, des mesures sont mises en place. Dans

plusieurs régions alpines, l'accès aux secteurs de parade est temporairement restreint. Des chemins sont fermés, des panneaux informent, des barrières dissuadent.



Entre parade et fuite, l'équilibre est fragile.

Ski de randonnée, raquettes, balades hors sentiers, photographie : ces activités, souvent pratiquées sans mauvaise intention, suffisent parfois à interrompre un rituel fragile. L'objectif de ces restrictions est simple : laisser au tétras lyre la tranquillité nécessaire pour accomplir son cycle de reproduction. Une tranquillité qui, parfois, ne tient qu'à quelques mètres de plus, ou à un pas de moins.



Battement d'ailes au-dessus des bruyères.



GARDIEN D'ALTITUDE, CAPTIF DU DÉRANGEMENT

Malgré sa prestance et ses parades fières, le tétras lyre reste vulnérable.

Dans les Alpes, il veille sur la lisière des forêts et l'espace ouvert des alpages, oscillant entre refuge et exposition. Pour mieux comprendre ses fragilités, Pierre Mollet, spécialiste des tétraonidés pour Vogelwarte, observe cette espèce depuis plus de dix ans.

« Globalement, on a encore des populations qui sont stables, voire même localement en légère augmentation sur certains secteurs parce qu'il y a eu des efforts de protection. Mais ça reste quand même fragile parce que dès qu'il y a du dérangement ou de nouvelles infrastructures, ça peut vite poser problème. »

La dynamique reste contrastée : quelques noyaux tiennent, parfois même progressent, mais la frontière est mince. D'après Pierre Mollet, certaines populations gagnent de l'altitude, fuyant peu à peu les lisières qui se ferment sous l'effet du climat.

« Dans l'ensemble de l'arc alpin, c'est un peu la même chose : on a des endroits où ça se maintient bien, puis d'autres où ça décline plus vite à cause de la fragmentation de l'habitat et du

dérangement humain. »

Le dérangement reste le danger immédiat.

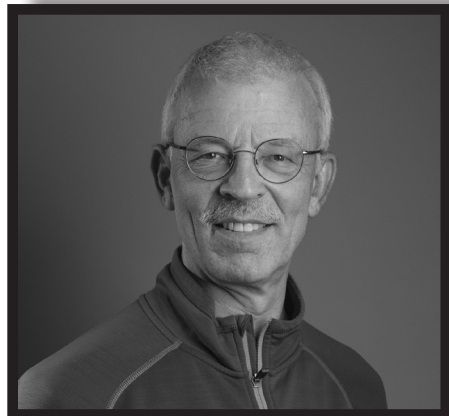
Non migrateur, le tétras lyre survit à l'hiver en s'abritant sous la neige. À cette période, toute énergie perdue est précieuse. « Quand il est dérangé, il dépense une énergie qu'il ne peut pas compenser, et ça peut mener à une mortalité accrue. »

Les parades, au printemps, amplifient cette vulnérabilité : les mâles se regroupent sur des places de chant, espérant attirer les femelles. Si un pas hors piste, un skieur curieux ou un drone coupe ce fragile rituel, la reproduction peut échouer.

Face à cela, des mesures existent. « Déjà, la mise en place de zones de tranquillité, balisées et communiquées au public... Et puis un gros travail de sensibilisation avec les pratiquants de sports de nature, pour qu'ils respectent les zones interdites à certaines périodes. »

L'efficacité varie : selon Pierre Mollet, tout dépend de la coopération locale, du relais par les offices de tourisme, des clubs et des stations.

« Il y a toujours des personnes qui ne respectent pas les consignes. Et



Pierre Mollet
Responsable du groupe de travail sur
les tétraonidés
Vogelwarte CH

puis, plus la fréquentation augmente, plus le risque augmente aussi. »

Le climat, lui, redessine l'habitat : forêts qui gagnent du terrain, lisières qui se ferment, neige plus instable. À cela s'ajoutent routes, pistes, lotissements, qui morcellent ce qu'il restait de continu.

Pour le spécialiste, l'avenir du tétras dépendra moins de sa robustesse naturelle que de l'attention qu'on lui porte :

« Parfois, ne pas déranger est plus important qu'une belle photo. »

NI CONDAMNÉ, NI SAUVÉ

L'avenir du tétras lyre n'est pas aussi sombre qu'il y paraît.

En Suisse, l'espèce est classée comme vulnérable. Elle bénéficie de mesures de protection ciblées pendant la période de reproduction : restriction d'accès à certains secteurs sensibles, sensibilisation locale. Dans plusieurs cantons, la chasse reste autorisée, mais elle est strictement encadrée.

Cette position ambiguë reflète un équilibre fragile : le tétras est surveillé, mais il ne fait pas l'objet d'un programme national de conservation actif. Les populations sont suivies par des comptages annuels, canton par canton, mais les mesures concrètes restent essentiellement locales, adaptées à la situation de chaque territoire.

Pour l'instant, l'évolution des effectifs reste relativement stable, avec une légère hausse observée dans certaines régions. Des étés plus secs, favorables à la survie des jeunes, pourraient y

contribuer.

Le tétras, comme son habitat, suit les lignes du relief. Depuis quelques années, les spécialistes observent une remontée progressive des populations vers les altitudes supérieures, d'environ une centaine de mètres. Conséquence directe de l'évolution du climat et de la végétation.

Les enjeux pour l'avenir ne concernent pas seulement l'espèce, mais la manière dont la montagne sera partagée : entre ses habitants, ses visiteurs, ses grands projets d'aménagement et sa faune discrète. Cette cohabitation est possible. Il s'agit, comme souvent en altitude, de trouver le bon équilibre.



Dernier chant avant de quitter la scène.

L'écho des invisibles

Chercher le tétras lyre, c'est accepter de ne pas tout voir, ni tout comprendre.
C'est avancer sur un territoire qui se mérite, fragile et discret.

À chaque printemps, sur quelques mètres carrés, la même scène recommence :
parades, rivalités, silences.

Rien n'est figé. Les traces s'effacent vite.

Entre chants, fuites et combats, ce reportage rappelle surtout que la place de
chacun dépend de l'espace qu'on lui laisse.

Ici, tout se joue à distance et parfois, à un pas de trop.

À toutes celles et ceux qui savent qu'en montagne, le silence est la plus belle part laissée au sauvage.

Merci.